

WALT
DISNEY



LIBRE PARCOURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

PETER PAN ET WENDY OU LE DROIT À LA FICTION

PAR MICHÈLE PETIT*

Anthropologue, Ingénieur
de recherches honoraire
au CNRS.

* Ce texte a été écrit pour
le Programme de lecture
de classiques de littérature
de jeunesse du « Máster
de Libros y literatura infantil
y juvenil » de l'Université
Autonome de Barcelone.

Chacun se souvient de ses lectures d'enfance, du moins pour celles qui l'ont marqué. Pour Michèle Petit c'est *Peter Pan*. Elle évoque à son propos quelques images, quelques belles rêveries que ce livre et le film de Walt Disney ont suscitées en elle, comme chez bien d'autres enfants sans doute. Mais cette anthropologue des pratiques de la lecture poursuit sa méditation sur la symbolique de ce personnage et de ce « conte », celle de l'envol vers le pays merveilleux, bien au-delà d'une réminiscence personnelle, comme vous allez le découvrir...

« Nous ne naissons pas pour être tout le temps sur le sol. Nous naissons avec des ailes pour voler dans beaucoup de directions, parfois sans sortir du lieu où nous sommes. »¹ Cette découverte, l'illustrateur brésilien Daniel Munduruku dit la devoir à son grand-père et à son peuple. Je la dois pour ma part au personnage créé par James Barrie, qui est d'abord venu à moi, comme à beaucoup d'enfants, par le *Journal de Mickey* et le film de Walt Disney. Peter Pan, c'est peu dire que je l'aimais. Quand j'avais sept ans, il m'a littéralement portée, déliée des hivers familiaux, ouvert un autre monde

↵
Walt Disney : *Peter Pan*. Adapté du film *Peter Pan*, d'après l'œuvre de Sir James M. Barrie, Hachette, 1953 (Grands albums Hachette). Montage réalisé à partir de la couverture de l'album.
© Walt Disney.

qui transfigurait le quotidien, dotée d'une légèreté, d'une force. Il est des œuvres qui donnent envie de grimper aux arbres ou de traverser les mers. Peter Pan m'a poussée à prendre à bras le corps l'espace qui m'entourait pour y mettre en scène mille fantaisies renouvelées jour après jour. C'est pourquoi je n'ai jamais pu me défendre d'un agacement en lisant les jugements portés sur celui qui a eu pour moi un effet si bienfaisant : Peter Pan serait un Narcisse, un arrogant irresponsable, sans compassion, incapable d'aimer, dans un déni féroce du passage du temps, de notre finitude, de la réalité. Ou encore un grand mélancolique, un enfant triste s'employant à dissimuler le tragique de son histoire derrière l'apparent vif-argent.

Oui, sans doute.

Ou plutôt non. L'heure est venue de défendre le personnage qui m'a procuré tant de joie, d'exaltation. De dire ma gratitude à James Barrie qui l'a conçu et a déployé la géographie de ses aventures. Et aux usines Disney dont on a dit pis que pendre, mais qui lui ont donné la vitalité, la grâce, la dédite, d'un Gene Kelly ou d'un Fred Astaire.

Du moins l'ai-je vu ainsi quand j'étais petite et la prégance du souvenir est telle qu'il m'est difficile, bien des années après, relisant *Peter et Wendy* dans la version de 1911, de faire la part des choses : qu'ai-je dû à l'œuvre de Barrie, aux adaptations que j'ai connues enfant, à moi-même dont les jeux ont été si bien inspirés par le périple du garçon qui volait ? Mais est-ce si important ? Je ne sais plus qui a dit que plus qu'un livre, c'est le souvenir d'un livre qui compte. Lorsqu'on commence à le changer, à le modifier, à l'imaginer d'une autre façon. Toute narration, de continue qu'elle était, se transforme au fil de la lecture, puis du souvenir, en quelques fragments qui vivent leur propre vie. Plus encore, peut-être, s'il s'agit d'un texte classique qui a traversé le temps et se prête à toutes les appropriations, les réinterprétations, les associations anachroniques qui sont sa vie même. Aujourd'hui, c'est à celles-ci que je donne libre cours. Le livre refermé, quelques jours ayant passé, que me reste-t-il ? Voyons : un bond, la volupté du vol, des espaces gigognes, des scènes à la fenêtre et des voix qui racontent.

UN PLAIDOYER RADICAL EN FAVEUR DE L'IMAGINAIRE

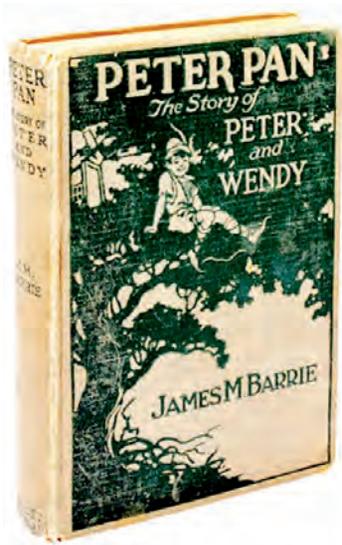
Le bond, c'est celui de Peter qui s'élance, s'affranchit du réel pour rejoindre un îlot lointain. Jubilation du saut. Peter Pan accomplit ce très vieux rêve humain d'aller comme un oiseau, mais surtout il fait de ce vol un geste de rupture, sans s'encombrer de scrupules. Et c'est l'effet libérateur de l'œuvre, comme si était lancé d'emblée à chaque enfant : « Pars, pars ! Et ne te retourne pas, sois tout à ton plaisir ! ». Peter s'envole, et John, Wendy et Michael derrière lui, oublieux de la vie d'en bas, du père un peu lâche et de sa logique comptable, de la mère qui veut mettre de l'ordre dans les pensées des enfants. Ils dérivent, flottent, frôlent les vagues ou se cognent aux nuages, on sent le temps du voyage sur leurs corps. Quelquefois, ils s'égarèrent un peu.

Beaucoup de contes parlent d'un personnage qui séduit filles et garçons et les ravit à leur famille, à la sédentarité, à l'ordinaire des jours. Comme Peter joue de la flûte, tel le dieu Pan dont il porte le nom, il pourrait faire songer à ce joueur de pipeau, à Hamelin, qui entraîne les enfants. Mais loin de les ensevelir dans une grotte, c'est vers un espace ouvert à tous les vents, tous les possibles, que Peter les conduit. Un espace qui contient lui-même quantité de lieux, criques, chemins, lagon où chantent des sirènes, grottes traversées de rivières, presque îles, antres sauvages, bateau pirate, auxquels s'ajoutent une pampa, des récifs coralliens, une forêt qu'on dirait sortie du *Songe d'une nuit d'été* puisque les fées, la nuit, y rentrent après des bacchanales. Et foule de cabanes : la coque du bateau retourné sur le sable de John, la maison de branchages et de mousse construite autour de Wendy qui, transportée en haut d'un arbre, deviendra le logis de Peter, la maison souterraine, le chapeau accueillant aux œufs de l'oiseau...

C'est aussi parce qu'elle est prodigue en ailleurs, parce qu'elle condense tous ces lieux imbriqués prêts à se déplier, que l'œuvre a ce charme. Barrie, qui a compris beaucoup de choses, parle de la « carte de l'esprit d'un enfant », il sait que l'esprit humain a forme géographique (Freud, son contemporain, retrouvera cela et écrira de façon



↑
J.M. Barrie : *The Story of Peter and Wendy*, ill. F.D. Bedford, Hodder & Stoughton, 1911.
Page intérieure de la première édition du roman.



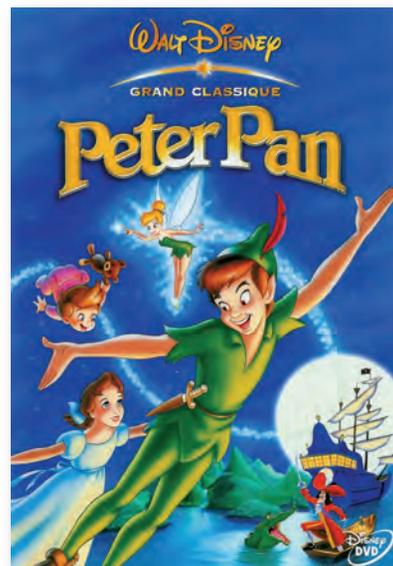
↑→

J.M. Barrie : *The Story of Peter and Wendy*, ill. F.D. Bedford, Hodder & Stoughton, 1911
Couverture et page intérieure de la première édition du roman.



↓↘

Walt Disney : *Peter Pan*. Adapté du film *Peter Pan*, d'après l'œuvre de Sir James M. Barrie, Hachette, 1953 (Grands albums Hachette) et couverture du DVD
© Walt Disney.



un peu énigmatique : « psyché est étendue ».) James Barrie sent que le bien-être, et la pensée, veulent des échappées belles, des départs vers le lointain, des retours au proche considéré d'un nouvel œil, des échanges entre espaces matériels et fictionnels, du jeu. Une possibilité d'entrer à volonté dans un autre lieu régi par un autre temps, fait de décrochements, propice à la rêverie, puis d'en sortir.

Plus qu'une tentative désespérée d'arrêter le temps, Peter et Wendy est pour moi un manifeste en faveur de ce lieu que Barrie nomme *Never Never Land* : peu ou prou ce que l'on appelle l'imaginaire, la fiction, cet autre espace essentiel à l'expansion de soi – et à l'oubli de soi –, cet espace vital et pourtant si souvent déprécié. Un plaidoyer en faveur du droit de bondir de temps à autre loin de ceux que Rimbaud appelait les « assis » sans être ratrapé par la manche.

C'est la radicalité de ce plaidoyer, relayée par celle du personnage principal, qui fait sa fraîcheur. Très ancienne, la dépréciation de la fiction a couru tout au long des siècles et elle n'épargne pas bien des contemporains. Pour eux, l'imaginaire est un opium, un évitement du seul lieu où il faudrait se tenir, celui de la réalité matérielle. Ou ils font la concession d'y voir une récréation permettant aux enfants de se défouler avant de revenir aux choses sérieuses. Comme si Winnicott et la psychanalyse ne nous avaient pas appris que ce que l'on fait de sérieux, avec créativité, trouvait son origine dans le jeu et la culture qui le prolonge. Comme si l'on ne pouvait pas être tout à la fois rêveur, lucide, réfléchi et combatif. Comme si nous n'étions pas faits, aussi, de nos rêveries – non seulement dans l'enfance, mais tout au long de la vie. Du *Never Land*, on ne revient pas tout à fait les mêmes, c'est notre être qui est changé, agrandi. De la fiction, quelque chose reste dans ce monde-ci, telles ces feuilles devant la fenêtre, tombées du costume de Peter, ou cette ombre que la chienne lui arrache.

Comme en écho, dans *Netherland* (dont le titre est si proche du *Never Land*), Joseph O'Neill évoque la possibilité d'une « bienveillante annexion » du réel par l'imaginaire, « si bien que nos gestes quotidiens projettent toujours une ombre secondaire venant d'un autre monde et que, dans ces moments où

nous nous sentons enclins à nous détourner des significations plus plausibles et plus douloureuses des choses, nous trouvons du réconfort à nous sentir attachés à un sentiment du monde lointain et familier, ainsi qu'à la place que nous y occupons. C'est l'incomplétude de la rêverie qui apporte les problèmes », dit encore le narrateur, c'est le fait de ne pas avoir « la tête suffisamment dans les nuages. »²

Le petit joueur de flûte est un passeur vers ces nuages, vers cette dimension fondamentale de la vie, trop déniée, trop décriée : ce qui pourrait être, ce qui aurait pu être, cet autre monde, lointain et familier, qui projette son ombre ou sa lumière sur nos gestes quotidiens. Il accompagne vers des points de passage où basculer dans cette autre dimension.

UN HOMMAGE À LA LITTÉRATURE, ORALE ET ÉCRITE

Pour d'autres, ces passages s'effectuent en plongeant dans des terriers ou en traversant des miroirs. Dans *Peter Pan et Wendy*, tout est affaire de fenêtres. Par la fenêtre de sa chambre désormais condamnée, Peter voit un petit garçon qui dort dans son lit et une part de lui en est irrémédiablement blessée. Par une autre fenêtre, plus tard, il entend Madame Darling ou Wendy qui raconte et il découvre qu'il n'aime rien tant que les histoires. Il lui faut donc venir les voler, soir après soir, puisqu'il n'en connaît aucune.³ Là où le regard l'avait exclu, exilé à tout jamais, la voix et les contes l'accueillent et le réparent. Par la fenêtre encore, on embarque pour l'île lointaine et l'on en revient, à volonté – comme nous ouvrons un livre puis le refermons, quand bon nous chante. *Peter Pan et Wendy* est aussi un hommage discret à la littérature, orale et écrite, voie royale d'accès au *Never Land*. Le rapport à la narration, à la littérature, à l'écrit, est peut-être même au cœur du livre.

Quand Barrie était enfant, sa mère lui lisait *Robinson Crusoé*, *L'Île au trésor*, *Les Mille et une nuits*, loués pour quelques centimes à la bibliothèque proche. Ou il feuilletait des histoires de pirates dans *Penny Dreadfuls*. Il se mit bientôt à en écrire et

courait les raconter au fur et à mesure à celle qui partageait son goût des livres. Lui aussi fut irrémédiablement meurtri quand elle se détourna de lui après la mort du fils qu'elle préférait. Barrie passa des années à tenter de la réanimer et la consoler.

Devenu adulte – s'il le devint jamais –, pour écrire l'œuvre qui allait le rendre célèbre, il s'inspira des jeux mis en scène avec les enfants Davies qu'il avait adoptés et il se souvint de ses lectures. Il grappilla dans les contes merveilleux (« Cendrillon ») et les mythes antiques (Pan, Mercure, l'*Odyssée* où il ravit quelques sirènes), fit les poches de Stevenson, Wyss, Fenimore Cooper, Defoe, Marryat, Shakespeare, Jonathan Swift, Lewis Carroll. Peut-être de Beaumarchais et Mozart. Je ne sais pas si Barrie aimait *Les Noces de Figaro* mais dans *Peter Pan*, il y a du Chérubin qui, déjà, s'enfuyait par la fenêtre pour préserver sa part d'enfance et échapper à la sinistre réalité de l'embrigadement militaire. L'un comme l'autre sont insaisissables et se font traiter de Narcisse. Tous deux rusent pour tromper des hommes âgés qui veulent envoyer ces rivaux plus fringants à la mort, et pour cela ils se déguisent en filles.

Et c'est sans doute leur androgynie, qui est aussi une part de leur charme, qui me fait les rapprocher. Comme ces rôles de jeunes garçons qui, à l'opéra, sont chantés par des mezzo-sopranos travesties, Peter Pan, féminisé par sa légèreté, a toujours été interprété au théâtre par des femmes. Les productions Disney ne l'ont pas oublié et lui ont donné des cheveux un peu trop longs pour les années cinquante et une tunique serrée à la ceinture qui s'évase comme une jupe. Peut-être est-ce ce qui a permis aux filles de s'y retrouver parce qu'entre nous, le personnage de Wendy... quelle fille aurait envie de s'y glisser ? Barrie n'a pas eu là la main très heureuse, ni très audacieuse. Pauvre Wendy, toujours assignée au ménage et aux vertus domestiques, et non payée de retour en amour. Car à la différence de Chérubin amoureux de toutes les femmes, Peter, qui porte pourtant le nom d'un dieu lascif, semble ignorer le désir. Wendy s'en plaindra assez, Clochette aussi, du reste.

PORTRAIT DU LECTEUR EN PETER PAN

Aujourd'hui, c'est à un autre ange bienveillant que Peter Pan me fait penser : celui interprété par Seymour Cassel dans le film de Cassavetes, *Faces*. Il saute par la fenêtre après avoir sauvé avec une grande douceur une femme qui voulait mourir – une des très belles scènes d'amour de l'histoire du cinéma. Il ne faisait que passer, juste pour faire danser des femmes qui avaient peur du temps, leur redonner le courage de vivre. Puis il bondissait pieds nus sur le toit de la maison voisine quand rentrait le mari aux lourds souliers. Et s'en allait sans demander son reste, sans se retourner. Comme Peter.

Au nombre des reproches que l'on fait à Peter Pan, il y a toujours celui d'être amnésique. Mais pourquoi voudrait-on qu'il se souvienne de chacun ? Il a bien trop à faire, à courir de par le monde pour accompagner les enfants qui viennent de mourir, pour leur éviter d'avoir peur, nous dit Barrie, ou à escorter l'enfant en chacun de nous pour le faire danser à la barbe des crocodiles.

Peter Pan avait tout pour faire rêver la petite fille que j'ai été, solitaire, plombée de discords familiales, fragile, un peu garçon manqué. L'œuvre de Barrie a aussi beaucoup pour amuser l'anthropologue de la lecture que je suis devenue car les critiques adressées au personnage sont celles-là même faites aux lecteurs, et plus encore aux lectrices : des égoïstes, toujours la tête dans les nuages, qui oublient tout. C'est vrai que les lecteurs oublient tout, pour un temps, telle cette femme, à la campagne, qui m'a dit un jour : « Si c'est vraiment passionnant, je me mets là, que mes enfants crient, qu'ils aient faim, c'est pas la peine, ou alors je leur fais un œuf sur le plat, vite je retourne lire. Là, je peux lire avec une bombe à côté de moi. » Eux aussi lâchent les amarres, tournent le dos aux proches et s'envolent : lire, c'est passer d'un bond dans un autre espace, surtout s'il s'agit d'œuvres littéraires. Bien plus qu'un message délivré, la littérature est un univers où se déployer, où constituer au fil de nos lectures un *Never Land*, cette réserve poétique et sauvage où l'on pourra puiser, tout au long de la vie, pour projeter sur le quotidien un peu de beauté, de fables, d'histoires

qui peut-être ne viendront jamais, mais qui n'en contribuent pas moins à nous définir. Pour façonner des lieux où vivre et aménager des chambres à soi où penser.

Du reste, les métaphores auxquelles recourent bien des lecteurs font penser à *Peter Pan et Wendy* : plus d'un associe la lecture à une île lointaine ou à une cabane perchée dans un arbre d'où ils signifient à ceux qui sont en bas : vous ne m'attraperez pas.

Peter Pan, cet analphabète fantasque qui, après avoir écouté des histoires à la fenêtre, s'envole pour aller les conter aux garçons perdus (tiens, pas si égoïste?), c'est la figure même du lecteur. Ou de la lectrice. ●

1. Daniel Munduruku, cité par Marcia Wada in : « Recuperación y difusión de tradiciones culturales », *Primer Encuentro Nacional Interculturalidad y Biblioteca Pública: Palabra, Memoria e Identidad*, Bogotá, nov. 2009.

2. Joseph O'Neill, *Netherland*, Paris, Édition de l'Olivier, 2008, p. 126.

3. Remarquons-le, Crochet est au contraire présenté comme un raconteur réputé. Est-ce que cela éclaire, pour partie, l'ambivalence de Peter à son égard? Peter lui a tranché la main droite, celle qui écrit. Et si Crochet avait été, dans une vie antérieure, un écrivain? N'a-t-il pas le même prénom, James, que son créateur? Barrie, en plusieurs temps, souffrira de la crampe de l'écrivain, au point d'apprendre, non sans peine, à écrire de la main gauche : « Surprenant et sinistre écho de l'infirmité du Capitaine Crochet », note Alison Lurie dans *Ne le dites pas aux grands...*



↑
Bruce K. Hanson : *The Peter Pan Chronicles*, Birch Lane Press, 1993.

↓
J.M. Barrie jouant au capitaine Crochet avec « Michael's Pan » in Bruce K. Hanson : *The Peter Pan Chronicles*, Birch Lane Press, 1993. © D.R.

